



Afrique et Développement, Vol. XXXI, No. 3, 2006, pp. 154–176

© Conseil pour le Développement de la recherche en Sciences Sociales en Afrique, 2006 (ISSN 0850-3907)

Les universitaires ivoiriens et Internet

Aghi Bahi*

Résumé

Le développement des TIC, activant la formation de « la société de la connaissance », bouleverse l'université ivoirienne et la met en compétition plus accrue avec les autres systèmes universitaires. Le constat de retard technologique est tel que relever ce défi peut sembler une gageure. Mais les TIC s'insinuent dans le quotidien des acteurs, transformant déjà leur univers et exigeant d'eux qu'ils les utilisent pour produire et diffuser la connaissance. Cette étude sur échantillon limité d'enseignants-chercheurs à l'université de Cocody s'appuie sur des entretiens individuels. L'analyse porte sur une évaluation des difficultés rencontrées par les universitaires ivoiriens à recourir à Internet et aborde le problème, fondamental pour un chercheur, de l'accès aux textes et de leur production. Elle scrute et veut comprendre les logiques individuelles d'usage des TIC dans le cadre de la production de la connaissance savante.

Abstract

By promoting a 'knowledge society', the development of ICT has had critical consequences on Ivoirian universities, thus putting them in an even more severe competition with other university systems. The technological gap is so wide that it seems quite impossible to take up the challenge of filling it. However, ICTs have appeared in people's daily life, changing their universe and being used to produce and disseminate knowledge. This study has been carried out on a sample of teacher-researchers at the University of Cocody, and is based on individual interviews. The analysis is about the difficulties of Ivoirian scholars to use the Internet, and also deals with an issue which is fundamental in the life of a researcher, which is access to and production of scientific texts. The author is trying to understand the individual rationale behind the use of ICTs, in the context of scholar knowledge production.

* UFR Information, Communication et Arts, Université de Cocody, BP V34 Abidjan (Côte d'Ivoire). Email: bahi_aghi@yahoo.fr

Introduction

Les technologies d'information et de communication (TIC) offrent des possibilités considérables de traiter, stocker, transmettre, diffuser, partager, l'information scientifique. Internet, qui a perturbé « la manière dont nous pensons la communication, l'information, le texte, les images, etc. » (Adebowale 2001), change fondamentalement l'économie de la distribution du patrimoine culturel et du savoir scientifique. Dans le monde universitaire, où la communication scientifique est de plus en plus médiatisée par la technique, l'expansion d'Internet change le rapport à la connaissance, à la production et à la transmission du savoir. L'enseignement supérieur ivoirien doit relever le défi de la compétitivité des systèmes universitaires mondiaux et des pratiques concurrentielles qui transforment le comportement des acteurs. Cette gageure advient dans le contexte d'une économie globale fondée sur le savoir et sur la maîtrise de la circulation des informations et des technologies congruentes.

Or, un constat s'impose rapidement dans les universités ivoiriennes: l'outil informatique y est peu disponible et les télécommunications fonctionnent mal ; les sites Web des universités sont surtout des portails¹ ouvrant sur des « terrains vagues » ; l'informatisation des fichiers est nulle et l'ébauche de connexion des bibliothèques est réduite. Vu la faiblesse de leurs « moyens financiers », la numérisation entraînerait un surcoût qu'elles ne pourraient pas supporter. L'édition universitaire ivoirienne, globalement faible, est « papyrocentrée ».² Précisons toutefois que l'insertion et les usages d'Internet dans ces universités a semble-t-il fait l'objet de très peu d'études. Dans la littérature locale, Internet, envisagé comme « outil de développement », est une chance pour l'éducation à condition d'être utilisé judicieusement (Blé 2000) ; cet outil tendrait déjà à transformer les modes usuels d'organisation de l'entreprise (Dayoro 2003). Le débat, qui reprend sans véritables enrichissements la controverse entre optimistes et pessimistes des TIC, a néanmoins le mérite de rappeler que la question du fossé numérique se pose avec acuité dans nos universités francophones d'Afrique de l'Ouest particulièrement concernées. L'insertion d'Internet dans les milieux de la recherche scientifique est lente. La faiblesse des infrastructures des universités ouest-africaines et le faible ratio enseignants-étudiants compromettraient leurs chances de participer à la « société de la connaissance ». En somme, le relatif isolement des structures d'enseignement supérieur ainsi que les problèmes du manque de documentation risquent de la marginaliser davantage sur le plan scientifique (Seck 2000:386-87).

Ce tableau, imprégné du discours dominant sur les nouvelles technologies de l'information et de la communication, reprend le « raisonnement

déterministe » de « l'ossature du discours sur la société de l'information » (Breton 2000:112). Il dépeint le monde scientifique universitaire comme un paysage apocalyptique. En outre, ces approches ignorent généralement les logiques individuelles d'action. Pour autant, les universitaires ivoiriens sont-ils des damnés du cyberspace scientifique ? *Nolens volens*, les acteurs de l'université ivoirienne sont déjà en contact avec les TIC dans leurs activités quotidiennes. La trentaine de cybercafés plus ou moins informels, dans le voisinage immédiat du campus universitaire, constitue pour les enseignants et les étudiants un véritable accès à Internet et au cyberspace, pallie bon an mal an les problèmes de connectivité, forme le vecteur d'un changement dans les habitudes individuelles (Bahi 2004a:74). Internet suscite un réel engouement chez les enseignants dont « les premiers contacts avec cet outil ont été si fructueux qu'ils revendiquent déjà auprès des autorités universitaires un accès effectif dans toutes les facultés » (Seck 2000:392). L'écrit sur écran, le multimédia et l'hypertexte, nouvelles possibilités de communiquer l'information scientifique et d'accéder aux réseaux internationaux, entrent dans l'univers du chercheur ivoirien. La communauté scientifique universitaire est déjà confrontée aux problèmes liés à cette nouvelle manière de produire et de communiquer l'information scientifique au sens d'« information–connaissance », rendue disponible « dans des banques de données qui peuvent être en libre accès, mais qui nécessitent souvent un paiement ou l'utilisation d'un code d'accès » (Wolton 1999:94), et qui participe du travail spécifique des chercheurs. La véritable question est donc de savoir comment les universitaires ivoiriens se servent-ils d'Internet ? Ce qu'ils en attendent et en quoi ces usages constituent-ils un changement pour eux ?

L'usage, manière de faire normalisée par l'ancienneté et/ou la fréquence ne constitue pas une règle impérative (Le Coadic 2001:19), est une notion élastique et ambiguë (Maigret 2003:262) relevant de la stratégie. L'usage est un construit social qui s'élabore autour de l'articulation de la logique technique et la logique sociale. La première structure la pratique et, en retour, « les mobiles, les formes d'usages et le sens accordé à la pratique se ressource dans le corps social » (Jouët 1997:293). L'usager construit un sens de l'usage dans lequel s'investissent des représentations et des valeurs (Chambat 1994:262) qui dans le processus d'insertion sociale sont aussi importantes que les performances techniques de l'objet. Comprendre les usages d'Internet suppose de tenir compte de la situation d'usage qui, selon nous, comprend le « cadre de référence socio-technique » (Flichy 1995), lieu physique de la pratique professionnelle et contexte socioculturel de son utilisation (Mille- rand 2002:199).

Dans cet article, nous scrutons les usages d'Internet dans la production et la diffusion des connaissances ainsi que les effets de ces usages sur le travail des enseignants-chercheurs³ et dans leur rapport à la connaissance. Tout en appréhendant les logiques d'action développées par les acteurs, il s'agit de comprendre le rapport qui se construit entre producteurs ivoiriens du savoir scientifique et Internet nonobstant son introduction récente dans les universités du pays. Cela revient à tenter de saisir la signification même des usages d'Internet selon les usagers universitaires et à cerner les incidences vécues de ces usages sur leurs activités professionnelles à travers la présentation et la discussion des résultats d'une enquête ponctuelle et limitée⁴ menée auprès de cette population rarement étudiée en Côte d'Ivoire.

Notre démarche est compréhensive et suppose une enquête qualitative auprès d'un nombre réduit d'informateurs (Bourdieu 1979:16-17). Un échantillon de convenance de 38 individus, âgés de 25 à 53 ans, comportant 31 enseignants-chercheurs dont 12 doctorants⁵ a été constitué à l'Université de Cocody.⁶ Les jeunes enseignants-chercheurs y représentent les deux tiers, et trois individus sur dix sont des femmes. Trois enquêtés sur cinq sont des enseignants-chercheurs issus des Lettres et Sciences Sociales. Hormis les doctorants, la plupart d'entre eux exercent depuis au moins cinq ans. Certains enquêtés cumulent souvent des responsabilités administratives et leur métier d'enseignant-chercheur. Les informations ont été recueillies par des entretiens individuels.⁷ L'échange en entretien contraint l'enquêteur et l'enquêté à co-construire un discours *in situ* et produit une parole sociale sur les pratiques de l'enquêté⁸ (Blanchet, Gotman 1992:9). Des emprunts à l'enquête ethnographique de terrain se justifient dans la mesure où les acteurs de l'université élaborent une culture et des représentations, et composent un milieu d'interconnaissance (Beaud, Weber 2003:8) nécessaire pour comprendre le sens des usages construits. Prendre en compte la spécificité du communicationnel implique de contextualiser les usages d'Internet. Toutefois, le faisceau des déterminations sociales-techniques ne saurait être réduit « à celles identifiables dans l'inter relationnel ou dans l'apport immédiat à l'objet technique, et même dans ce qui tend à dissoudre la différence entre le sujet et l'objet » (Miège 1999:8).

D'abord, nous traiterons des usages universitaires d'Internet en rapport avec l'organisation du travail des chercheurs en essayant de mettre en relief les changements vécus par les universitaires et les difficultés qu'ils rencontrent à recourir à Internet. Ensuite, nous considérerons les usages d'Internet dans la production du savoir scientifique ainsi que le problème fondamental de l'accès aux textes et à la production d'écrits dans cette université du Sud. Ce faisant, nous tenterons de comprendre les significations que les enseignants-

chercheurs donnent des usages qu'ils font d'Internet dans le cadre de leur travail.

Usages d'Internet et organisation du travail

Les représentations et les valeurs s'investissent dans l'usage et leur examen devrait permettre de saisir les dynamiques d'appropriation à l'origine des pratiques constatées (Millerand 2002 : 182). Dans le champ⁹ universitaire ivoirien, les connaissances voire les représentations des TIC semblent se résumer à l'équation suivante : « les NTIC,¹⁰ c'est Internet » et « Internet, c'est l'e.mail » ! Cet aphorisme simpliste renvoie au modèle linéaire de transmission du courrier postal ou, au mieux, au téléphone... Certes les représentations sont susceptibles d'évoluer au fur à mesure que s'installe l'usage. Pour la grande majorité des personnes enquêtées, Internet est un outil de communication. Pour ceux qui parmi les personnes enquêtées avouent n'y rien connaître, Internet, c'est l'ordinateur (et un ordinateur) c'est surtout une machine à écrire. Comme des leçons bien apprises dans les médias, les collègues savent presque tous réciter les enjeux des TIC : les publications électroniques permettent l'accès aux résultats de la recherche et la diffusion des travaux à un très grand nombre de chercheurs. Internet est incontournable puisque, aujourd'hui, « on ne peut pas ne pas » utiliser cet outil « sauf si l'on reste un enseignant du deuxième millénaire ». Ils savent aussi qu'on y trouve des textes, de la documentation car « c'est la plus grande bibliothèque du monde » qui catalogue toutes sortes de données. Le discours dominant sur les TIC construit une image positive de ces outils dans la conscience des individus. Certaines de leurs réponses ressemblent même à des couplets sur « ce qu'il faut savoir sur les NTIC et l'Internet ».

L'illectronisme : un effet générationnel ?

L'appropriation d'Internet et de l'ordinateur peut être appréhendée comme « l'usage relativement stabilisé, signifiant et ancré dans le quotidien » supposant une démarche volontaire et des choix d'utilisation spécifique. Ces utilisations particulières, révélateurs d'une certaine rationalité « ordinaire » régissant les conduites, constituent le lieu véritable où se joue l'appropriation des objets techniques (Millerand 2002:183-185). Si dans l'ensemble des personnes interrogées, l'usage de l'e.mail n'est donc pas tout à fait généralisé, il est tout de même largement dominant, et peut être considéré comme confirmé. Le plus gros du trafic des communications se fait avec des collègues étrangers à l'étranger (d'autres universités ou instituts de recherche dans des pays étrangers).

Les usages individuels d'Internet par les enseignants-chercheurs, dans le cadre de leur travail, témoignent d'un désir d'accomplissement individuel ou

d'épanouissement personnel. La messagerie électronique est le service le plus utilisé parmi les possibilités de communication qu'offre Internet. Mais là encore, on peut penser que beaucoup parmi les personnes interrogées ne s'en sont jamais servi, du moins « pas personnellement... », comme le précise un enquêté, maître-assistant en philosophie. Il explique qu'il avait un message très important à envoyer dans un délai très court et qu'il a été obligé d'utiliser Internet pour la première fois. Cela signifiait se rendre dans un cybercafé, créer une adresse et envoyer le message. « Un jeune (employé) du cybercafé » l'a aidé en se chargeant de toutes les opérations dont il était le commanditaire mais aussi un peu le spectateur.

Le secteur éditorial scientifique, intimement lié à la manière dont la science s'organise,¹¹ « trouve dans l'université et le monde de la recherche, auteurs, circuits de prescription, débouchés (les bibliothèques) et clients (les étudiants, les enseignants et les chercheurs) » (Cartellier 2000). Les enseignants et chercheurs qui en principe sont à la fois producteurs et consommateurs de contenus sont *a priori* concernés par les revues scientifiques électroniques. Rares sont les enseignants interrogés qui connaissent les publications électroniques. Le support de diffusion électronique peut-il constituer un palliatif à la « crise de l'édition et de la documentation » que connaît l'université ivoirienne ?¹²

Au cours de l'enquête, la plupart des enseignants-chercheurs rencontrés, jeunes comme chevronnés, avouaient ne pas savoir ce que l'on entend par publications numériques « je ne savais même pas que ça existait ». La majorité des vétérans déclarent ne connaître aucune publication électronique même s'ils disent qu'Internet « permet d'avoir beaucoup d'informations ». Cette méconnaissance de la revue électronique nous semble la chose la mieux partagée à l'Université de Cocody, aussi bien chez les jeunes enseignants et chercheurs que chez les plus âgés, quelle que soit leur discipline d'origine. Après quelques explications, somme toute difficiles, certains se rendent compte qu'ils ont déjà plus ou moins eu contact avec ces fameuses revues électroniques mais n'en savent pas le nom « j'utilisais ça mais je ne connaissais pas le nom ». Les doctorants, plus loquaces que les autres enquêtés, ont déjà tendance à aller sur Internet rechercher de la documentation.

Les enquêtés connaissent (très) peu les TIC et leurs attitudes vis-à-vis de celles-ci sont mitigées : entre un discours stéréotypé vantant les vertus de ces techniques et la peur de la nouveauté. Les employés des cybercafés en aidant voire en initiant de nombreux clients néophytes permettent aux individus de se familiariser avec l'ordinateur (Bahi 2004b:32). En effet, l'utilisation de l'ordinateur ne va pas de soi mais nécessite toujours un apprentissage

mais toujours réel de la part de l'utilisateur, car le fonctionnement de l'ordinateur reste somme toute opaque (Millerand 2002:188).

Il faut dire que même si l'interface électronique reste obscure, l'ordinateur connecté à Internet dépasse la simple fonction de machine à « faire de la saisie » et se voit associé désormais et clairement un usage communicationnel. De l'aveu même de certains collègues, « les étudiants sont plus calés que nous en matière d'Internet, de NTIC » et sont « au courant de choses que nous ignorons ». L'idée d'une certaine indépendance des étudiants qui semble se dégager nettement de tels propos ressemble au discours ancien sur les *mass media* comme école parallèle. Y aurait-il un effet générationnel dans cet illettrisme global ?

Jusqu'à une période très récente, il y avait une sorte de snobisme (à l'envers) chez les enseignants haut gradés et d'un certain âge : ne pas savoir utiliser ces nouvelles technologies donnait un caractère particulier à leur personnage et les ancrant dans une certaine orthodoxie universitaire. C'était être « de la vieille école », être plus proche de la science authentique et bénéficier d'un fort capital symbolique. Par ailleurs, à l'échelle mondiale, le déterminisme technologique présente les nouvelles technologies d'information et de communication comme des garantes de l'alphabétisme de demain. L'individu sachant s'en servir est devenu socialement valorisé. L'illectronisme, lié à une certaine appréhension de la machine, est donc devenu la traduction électronique de l'analphabétisme version papier. Les petites phrases telles que « je ne connais rien à cette histoire là... » ou « ce n'est pas évident (à mon âge) » traduisent une certaine réticence et une certaine crainte à l'égard de l'utilisation de l'ordinateur et d'Internet. Mais, beaucoup d'interviewés le savent déjà, Internet, par la célérité plus accrue, par le rapport à l'écrit et à la lecture, etc., renouvelle la communication scientifique et fonde l'actuelle utopie du nouveau monde scientifique numérique (Mounier 2003). En cela l'outil les fascine dans une certaine mesure. Internet offre de nouvelles possibilités de communiquer à côté des moyens classiques. On comprend pourquoi, beaucoup d'enseignants-chercheurs enquêtés se sentant en retard éprouvaient le besoin de nous rassurer (ou peut-être de se rassurer) : « je vais bientôt m'y mettre », « je vais prendre des cours »...

Mais chez les enseignants et chercheurs eux-mêmes, l'effort personnel d'apprentissage des TIC reste au stade de projet. Bien souvent, toutes ces nouvelles possibilités offertes par la technologie mettent un peu mal à l'aise les personnes interrogées. Certains enquêtés ont fait allusion au projet *Dragados*¹³ par lequel les autorités politiques ont essayé de « combler le fossé numérique » et grâce auquel bon nombre d'enseignants-chercheurs ont pu acquérir des machines. Un certain nombre de logiques individuelles surgissent

après coup.¹⁴ Certains les ont laissés à leur bureau « parce qu'ils n'ont pas de place chez eux », ou « parce qu'ils peuvent s'offrir mieux ». Une fois introduits à la maison, certains de ces ordinateurs « sont restés dans leur emballage » ; beaucoup d'entre eux seraient littéralement privatisés par les enfants qui en font leur affaire, leurs jouets. Les enseignants-chercheurs qui en témoignent sont littéralement subjugués par les aptitudes de leurs rejetons en matière d'informatique : « on dirait que c'est inné chez eux ». Mais ces ordinateurs tombent fatalement et prématurément en panne. Certains prétextent de ces pannes pour justifier le retard de leur abonnement à Internet. Par ailleurs, les témoignages recueillis auprès des enquêtés sur les utilisations à but lucratif de ces ordinateurs acquis grâce au projet *Dragados* sont concordants. Les enseignants les auraient loués ou vendus à des cybercafés des environs : « c'est plus rentable » ironisent les informateurs. En somme, conclut un enquêté, « l'Internet, les ordinateurs (de *Dragados*) c'est bien mais beaucoup ne s'en sont pas servi dans le sens que le gouvernement souhaitait ». La participation financière, fût-elle réduite, induit chez les enseignants un sentiment de propriété de cette machine et un droit d'en disposer à leur guise. Globalement, les enseignants-chercheurs ont détourné l'ordinateur *Dragados* l'usage prescrit.¹⁵ On comprend mieux pourquoi et comment ils peuvent servir à autre chose qu'à familiariser les enseignants-chercheurs avec les TIC et l'Internet aider directement au travail intellectuel et améliorer la connectivité dans le but de devenir des enseignants-chercheurs plus performants.

Un individualisme numérique

Certaines difficultés que rencontrent les enseignants-chercheurs dans les cybercafés nous semblent maintenant « classiques ». La lenteur des machines joue immédiatement sur le coût encore élevé de la connexion limitant le temps à passer devant un ordinateur (Bahi 2004b:31). Consulter un article sur Internet revient fréquemment à le lire « en diagonale » sur l'écran, à le télécharger,¹⁶ puis un tirage papier pour pouvoir y travailler : « ça revient cher... il y a des mots qui sautent à droite à gauche... on perd du temps ».

Les enseignants-chercheurs semblent peu utiliser Internet dans le cadre de leur profession. Pourtant, cet outil a des conséquences sur leur travail scientifique même si tous n'en ont pas vraiment conscience. L'application la plus connue et la plus utilisée est le courrier électronique. Elle influe nettement sur les activités de recherche plus au plan individuel qu'au plan collectif.

Au plan individuel, la communication au sein du travail scientifique leur paraît plus commode parce qu'« Internet facilite les contacts » et qu'ainsi les échanges sont simplifiés. De plus, le courriel met plus en confiance

qu'Internet et le téléphone cellulaire, « on est sûr que le correspondant a bien reçu le message ». Toutefois, aller dans les cybercafés, ne pas avoir de connexion à proximité, sur les lieux de travail est un sérieux handicap car, très souvent, « il faut aller lutter avec les étudiants » et cela est « gênant ». Certes, la plupart des enquêtés disent ne pas avoir le sentiment que leur travail a changé et beaucoup d'entre eux expliquent même de façon péremptoire que « la démarche scientifique reste la démarche scientifique » et que les TIC ou « les publications électroniques ne peuvent pas changer cela ». Par ailleurs, certains enquêtés estiment que la forme de correspondance est simplifiée aussi parce qu'elle est moins formelle. Cela correspond à « l'esprit jeune » nous explique ce jeune enseignant. En réalité les « cyber-relations » avec les collègues ne deviennent pas moins codifiées. Elles ne font qu'entrer dans le processus de construction d'une relation déjà engagée. De la sorte, la plupart des personnes ayant déclaré se servir du courriel pour du télétravail spontané l'ont fait après qu'un contact physique ait été pris. Pour l'heure, ceux qui utilisent l'e mail disent échanger plus avec leurs collègues étrangers qu'avec les collègues locaux (par ce moyen). Cela risque même de créer un gap entre ceux qui, déconnectés, en restent à leurs « vieilles problématiques » et leurs méthodes surannées, et ceux qui sont au faite des questions d'« actualité scientifique », des questions « chaudes » et qui, se « ressourcent » ainsi « se régénèrent »... les expressions utilisées par les enseignants chercheurs interviewés révèlent un certain dépit vis-à-vis de la situation qu'ils vivent : « On nous demande d'être au même niveau que les autres (les universitaires occidentaux) et on ne nous (en) donne pas les moyens. C'est ce qui nous tue ».

Les collègues connectés estiment en gros qu'Internet facilite leur travail et leur permet de gagner du temps. Chez les doctorants interrogés, le réflexe Internet semble être « acquis » pour réaliser leurs travaux (l'âge peut être un variable discriminante). Mais ils manquent de moyens financiers. Chacun se « débrouille » et fait son « bricolage ». En fait la recherche d'information s'est améliorée avec les formidables possibilités d'ouverture, la quantité, et surtout la rapidité avec laquelle il est possible de créer un texte. Les plus enthousiastes évoquent même une certaine « efficacité », le « gain de temps », et la possibilité de « collaboration avec d'autres » chercheurs. Internet permet d'échanger des informations, des articles, des commentaires, etc. avec des collègues chercheurs comme eux. Par contre des étudiants attirent notre attention sur les « risques de plagiat » : « c'est très facile de faire du couper coller » et ce d'autant plus que « les vieux sont dépassés » !

Concernant le travail en équipe, certains chercheurs interrogés estiment que les échanges s'intensifient grâce au courrier électronique, mais sont

extravertis. Considérant les activités de recherche au niveau local, nous sommes dans « une société où on peut encore se déplacer ». Affirmer que la communication médiatisée par ordinateur se renforce entre les chercheurs ivoiriens est peut-être prématuré. Un enseignant chercheur en Lettres qui déclare utiliser beaucoup le mail explique : « quand on sait utiliser (l'ordinateur, le mail), c'est plus facile qu'avant. On communique plus avec les collègues à l'extérieur (l'étranger). Mais au fond c'est la même chose. On se débrouillait autrement. Aujourd'hui, c'est plus rapide c'est tout ».

Si l'université ivoirienne n'a pas beaucoup de visibilité sur Internet, les individus en revanche sont très souvent en relation avec des partenaires (universités, instituts de recherche, ONG, organismes internationaux, etc.) grâce au courriel. Cet individualisme numérique, perceptible dans toute la communauté des chercheurs, ne semble pas propre à une catégorie spécifique d'acteurs et ne profite pas vraiment à l'université. En effet, l'individualité des usages est en rupture avec l'esprit collectif censé présider aux rapports de fraternité entre collègues et à la nécessité du travail en équipe.¹⁷ En outre, les retombées pédagogiques et scientifiques ne concernent pas directement l'université¹⁸ : les principaux bénéficiaires sont les individus et non leurs laboratoires, leurs facultés ou leur université.

À l'instar des jeunes, le besoin d'« être » et de « rester en contact », d'« avoir » et de « maintenir des contacts » est implicitement associé à celui de survie (Bahi 2004a). L'utilisation du mail ne peut donc pas renvoyer à des messages purement informatifs mais bien également à des échanges plus ou moins informels, en plus des sujets liés aux activités de recherche, surtout avec les collègues étrangers. Cette quête permanente des relations est aussi un invariant dans la sphère universitaire. La recherche du lien social est présente dans l'usage d'Internet faisant passer l'ordinateur du statut de machine à écrire perfectionnée à celui d'outil de communication et d'organisation... donc de dispositif avec lequel on va créer des liens sociaux.

L'étendue des relations et des correspondants ne se modifie pas complètement par la magie du courriel. Mais on peut légitimement chercher à comprendre quelles nouvelles manières de communiquer et de travailler résultent de ces usages des TIC sachant que, de toutes façons, nous sommes encore loin du concept de « collaboratoire » (Turner 1995) qui fait référence à ce renforcement des collègues invisibles par le développement de dispositifs technologiques, dans un contexte politique favorable et qui renvoie également référence à la prolifération des communications informelles que la messagerie électronique rend possible (Chartron 1997). Les chercheurs de l'Université de Cocody sont souvent en rapport avec des universités et instituts de recherche à l'étranger et *de facto* membres de réseaux. Ces connections

font d'ailleurs partie de leurs jardins « secrets » et entrent dans leurs logiques de réussite universitaire et donc de réussite sociale. C'est une autre raison de ce besoin de contacts. Dans un environnement où « pour évoluer normalement il faut se cacher pour travailler en paix », il ne s'agit pas de simples cachotteries. Un enjeu de l'Internet pour ces enseignants-chercheurs est de consolider leurs réseaux interpersonnels. Certains collègues enquêtés accusent leurs pairs de les « trahir » en leur cachant des informations (des tuyaux) utiles pour leur carrière. Cela va jusqu'à être assimilé à de la sorcellerie : « il y en a parmi nous (enseignants-chercheurs) qui utilisent les inventions des Blancs pour faire de la sorcellerie moderne ». Certes, la technologie apparaît bien souvent occulte, mais en serait-il des réseaux téléinformatiques comme il en est des pratiques sorcières ? Nous tenterons d'y répondre plus loin.

Internet et production du savoir scientifique

La production du savoir saisie comme « accouchement », suppose élaboration, problématisation, échanges d'idées, discussion d'approches théoriques et méthodologiques. Elle est liée à la fabrication de produits spécifiques de la connaissance scientifique qui sont autant des outils d'échange, de débats, de moyens de « transmission » tels que les essais, articles, communications, cours. La production du savoir scientifique est aussi articulée aux espaces publics physiques des débats scientifiques : conférences, colloques, séminaires, ateliers, amphithéâtres, laboratoires, etc. La communication est donc au cœur du processus de construction du savoir scientifique. Le courrier électronique, application d'Internet la plus utilisée des enseignants-chercheurs, permet cette communication, participe à l'organisation du travail de recherche et indirectement à l'élaboration des connaissances scientifiques.

Le processus de publication

En principe, un enseignant-chercheur doit consacrer 70% de son temps à la recherche. Dans cet exercice, il ne peut se passer des références aux travaux des chercheurs du Nord même si ces derniers peuvent se passer de faire référence aux travaux des chercheurs du Sud. L'usage d'Internet est censé remédier peu ou prou aux insuffisances de la documentation et des bibliothèques universitaires qui en principe devraient constituer des outils et même des ressources pour la recherche et donc pour la production du savoir scientifique.

Il était donc important d'explorer avec les enseignants-chercheurs enquêtés les sources d'information qu'ils prospectent lors de l'exécution de leurs travaux scientifiques. Des formes principales de recherche d'informations directement liées au travail scientifique se dégagent : recherche bibliographique

classique à la façon Internet ; recherche de documents à exploiter. Mais quelles informations recherchent-ils et quelle y est la place des publications électroniques ?

Internet ouvre des perspectives en matière d'accès aux données. Beaucoup évoquent la localisation de l'information grâce à Yahoo!, ou Google! comme une avancée notable due à la technologie et leur « entrée dans le 3^e millénaire ». Dès que l'on évoque les TIC, les réponses restent souvent stéréotypées : « j'y trouve beaucoup de choses » ; « tu introduis ton thème et ça te sort tous les documents qu'il y a dessus ». Bref, Internet est dit utile pour la documentation comme l'indique cet enquêté avec réalisme : « les classiques en sciences sociales, certains textes sont téléchargeables, d'autres pas. C'est pas encore les (textes des auteurs) contemporains. Il faut voir que s'il y en a trop (en ligne) les gens ne vont pas acheter (les versions papier) ». L'espoir que fait naître Internet est d'avoir accès à de la documentation qui fait défaut à l'université. Celle qui est recherchée servirait surtout à préparer des articles et des communications. Les enquêtés ont peu évoqué la préparation des cours. Il faut probablement lire en cela l'installation dans la routine.

Toutefois, cette ouverture cause quelques frustrations car ils disent surtout trouver des résumés. Ceux-ci les informent mais ils restent sur leur faim. Car la recherche bibliographique est une chose, l'accès aux textes scientifiques et actuels en est une autre. Les enseignants-chercheurs n'espèrent pas seulement d'Internet des contacts ou le repérage de références bibliographiques. Un embarras, celui du « manque d'information » qui, relativement à Internet, peut sembler paradoxal. Mais le paradoxe n'est qu'apparent comme le suggère cet enquêté qui dit utiliser la recherche d'information sur Yahoo ! et dit aller beaucoup sur Google ! : « Souvent il ya le titre du colloque mais pas les communication elles-mêmes. C'est seulement des résumés... ». Certains parmi les déçus s'énervent : « il y a Internet mais on ne peut même pas s'en servir ! on veut un article mais on ne peut pas l'obtenir ! Parce qu'il faut payer ! ». Il arrive un moment où n'avoir accès qu'à des résumés d'articles ou d'ouvrages devient « frustrant »... L'utilisation de l'Internet peut même devenir un leurre lorsqu'elle induit une confusion entre butinage et savoir et conduire au délitement de l'enseignement (Agbobli 2002).

Au demeurant, faire des recherches en ligne « revient cher ». Surfer de site en site, ne convient pas à tous les chercheurs. Le coût de la navigation dans les cybercafés, élevé pour le commun des chercheurs ivoiriens, constitue un frein important. Les machines sont jugées lentes et inefficaces¹⁹ rendant difficile l'accès à l'information scientifique. Ils veulent des moteurs efficaces, des adresses de sites précises, etc. afin de se retrouver : références, articles scientifiques, revues diverses, publications électroniques. Les

individus développent alors des ethnométhodes de portée restreinte, des « façons de s'y prendre » avec l'ordinateur, avec Internet, et au moyen desquelles les chercheurs fabriquent du sens partageable à l'échelle de leur communauté. Ces pratiques quotidiennes ordinaires sont foncièrement transmissibles dans la mesure où elles se développent dans un contexte d'usage, dans les tactiques, trucs et astuces que les uns apprennent des autres.

L'imprimé est central dans tout ce travail des chercheurs qui disent privilégier les livres et les revues papier. Le véritable problème est le manque d'ouvrages à jour. Il faut certainement relier cela à la faiblesse de la production d'écrits scientifiques et à la pauvreté des bibliothèques, au coût très élevé des ouvrages papier en librairies, etc. Certes, Internet n'est pas la seule possibilité de pallier le manque de documentation. « Si nous n'avons pas accès à la littérature, nous sommes intellectuellement perdus ! Nos évaluateurs ne se préoccupent pas des conditions dans lesquelles nous travaillons. Ce qu'ils nous demandent, c'est d'être au niveau international un point c'est tout ! Un bon moyen d'y arriver est de développer les contacts... ». Les enseignants-chercheurs autant que les étudiants, symptôme patent de la « fracture numérique », photocopient énormément d'ouvrages. Les « connectés » déploient des trésors de ruse et de patience pour se procurer des ouvrages. Chacun se débrouille car « c'est un sacrifice » concluent-ils en relatant les épreuves qu'ils surmontent pour se procurer des ouvrages récents. Personne n'évoque explicitement et spontanément des revues électroniques. Pour les rares d'entre eux qui l'ont fait, ils ne savent pas comment s'abonner à une revue en ligne et ne se renseignent pas non plus.

Les textes repérés à l'aide d'un moteur de recherche et effectivement trouvés sont souvent imprimés au cybercafé s'ils ne sont pas trop volumineux, ou enregistrés sur disquettes afin de les imprimer ailleurs à moindre coût. Certaines pages Web sont copiées et récupérées sous *Word* pour pouvoir être imprimées. Les personnes interrogées trouvent intéressant de trouver des textes au format Pdf. Ils les trouvent « très bien », « très propres ». Parfois, sur certains sites, les tirages ne sont pas satisfaisants. Alors, certains disent sélectionner des textes (format html) qui les intéressent, les copier, ouvrir Word, coller le texte et se servir du traitement de texte pour les arranger et en « faire des copies propres » qu'ils relieront par la suite et qu'ils mettront dans leur bibliothèque...

Chez la plupart des doctorants interrogés, les publications numériques et Internet, d'une manière générale, ne sont pas cités spontanément comme moyen de documentation. En fait, les avis des enquêtés sont encore mitigés sur les publications électroniques. Pour ceux qui savent ou osent s'en servir, Internet reste l'accès privilégié pour la consommation de la publication

électronique (non encore pour la production). Certains sont enthousiastes et estiment qu'Internet est rapide, facile et confortable. C'est ce qu'expriment ces enquêtés : « avant il fallait aller lire, recopier, faire des photocopies, etc. ». Ils voient en cela « un changement positif dans la manière de travailler ». De plus, beaucoup considèrent que la manière d'écrire a changé : « Avant, on écrivait, on gommait, on raturait, on reprenait. Maintenant j'écris directement sur l'ordinateur... ». Pour d'autres, échaudés par les fautes (d'orthographe, de grammaire et de construction de texte), les trouvailles sur Internet, y compris les publications scientifiques électroniques, sont progressivement accueillies avec méfiance : « Je me suis rendu compte qu'on peut balancer n'importe quoi sur Internet. A partir de ce moment là j'ai commencé à me méfier ».

Certains enquêtés, étudiants comme enseignants, ont évoqué le « danger du plagiat », regrettable pour tous les travaux universitaires, et facilités par la possibilité de « couper coller ». Ce risque est favorisé à la fois par la facilité à copier coller certains textes et par l'illectronisme des professeurs. Cette pratique n'est pas racontée comme un danger mais comme faisant partie des trucs et astuces pour se tirer d'affaire, éblouir les maîtres et réussir. Mais, dans le même temps, ils sont convaincus qu'ils peuvent utiliser voire plagier des textes sans être pris, et donc qu'ils peuvent abuser leurs professeurs et passer pour géniaux... Cette débrouillardise produit donc un effet pervers : un risque de dérive vers la mystification et la falsification, corollaire direct de ce manque d'information, touchant à l'éthique de la recherche scientifique. Il risque de se naturaliser et de se muer en habitus tant que les évaluateurs et examinateurs se diront « dépassés par la technologie »...

La logique utilitaire

Les jeunes collègues disent chercher des « appels à contributions » pour des revues, « appels à communications » pour les conférences. Mais aussi disent rechercher des opportunités : des informations sur les bourses post-doctorales, propositions d'emploi dans des ONG et organismes internationaux. « On ne sait jamais... », « Il faut avancer (dans sa carrière) ». Cela est présenté comme des « opportunités » à saisir.

Une certaine tendance à rechercher des informations sur les collègues se dessine également qui tend à modifier les rapports d'autorité et de pouvoir. Tel enseignant-chercheur enquêté affiche sur un mur de son bureau la bibliographie illustrée d'un sociologue célèbre obtenue sur Internet et qui à ses yeux représente « l'intellectuel véritable », le modèle, « le contraire » de ses collègues ivoiriens etc. Internet sert aussi à espionner les collègues, et surtout sur les aînés qui, dans l'espace universitaire, ont tendance à « mystifier » les cadets : sont-ils connus ? Qu'ont-ils publié ? Car « maintenant

(avec Internet) on ne peut plus se cacher ». Les étudiants, toujours prêts à tester les connaissances de leurs profs, agissent pareillement : « j'ai googuélisé et parmi mes profs je sais qui est qui ». Chez bon nombre de doctorants l'idée que leurs « maîtres », les « vieux », « ne comprennent rien aux NTIC » est très répandue. Internet permet de retracer les itinéraires intellectuels des enseignants-chercheurs et de préciser leurs identités et leur ancrage dans le cyberspace scientifique. Cela augure peu ou prou de changements dans les rapports interindividuels entre les acteurs du champ universitaire. Cette suspicion, voire ce parricide symbolique, suit une période de soumission aux aînés et amorce une démystification de leur autorité. Du côté des aînés, la facilité avec laquelle les étudiants se servent d'Internet fait craindre à certains que la relation verticale enseignants/étudiants ne s'atténue et ne constitue une diminution de leur domination. A tous, l'usage des technologies donne le sentiment de mieux connaître les uns et les autres et même de dominer la connaissance.

Chez certains enthousiastes, les publications électroniques sont meilleures que les publications papier parce qu'il y a « un gain de temps » et « une ouverture sur le monde » tandis que « les publications papier restent dans l'espace francophone ». En outre, elles facilitent « le parcours pour devenir professeur »... c'est-à-dire « le nombre d'articles à publier pour changer de statut ». Chez les jeunes enseignants-chercheurs, publier dans des revues « papier » disponibles ou signalées sur Internet est déjà un signe de notoriété et une raison de fierté. Les « vieux », les « grands frères » enseignants-chercheurs sont « sclérosés » et renforcent « le mandarinate (qui) ne rend pas service à la communauté savante ». A la question de savoir s'ils en utiliseraient pour leurs propres publications scientifiques, les enseignants-chercheurs rétorquent que cela dépend du caractère scientifique de la publication. Il faut en effet qu'elle soit reconnue par le milieu scientifique car « tout le monde va sur Internet » y compris les journaux de la presse écrite. Beaucoup de clichés apparaissant dans les propos des enquêtés construisent les représentations des revues électroniques, d'Internet et des TIC en général.

Les raisons techniques et économiques qui historiquement expliquent la prépondérance de la revue (papier) sur les autres médias de la science dans le champ universitaire sont connues (Adebowale 2001). Mais elles ignorent les logiques déployées par les universitaires eux-mêmes. En effet, l'évolution de la carrière des enseignants-chercheurs passe par la valorisation due à leurs publications nombreuses et de qualité. « Un chercheur, dans le monde académique, n'existe que s'il publie. Sa carrière suivra le nombre et la qualité de ses publications. Son laboratoire sera évalué aux publications de ses membres. Le financement général de la recherche est corrélé à ce processus »

(Chartron et Salaün 2000:32). Pour beaucoup d'« anciens » avoir publié ses articles dans les *Annales de l'Université d'Abidjan* est une référence solide. Les revues scientifiques des universités avec lesquelles leurs instituts ont des accords de partenariat leur « laissent quelques pages » pour leurs articles.

La procédure est très formalisée pour les revues scientifiques. Une publication cotée selon les évaluateurs obéira nécessairement à certaines normes. Mais beaucoup d'ignorance, de confusions et de craintes non fondées existent concernant la publication électronique qui, somme toute, demeure une inconnue. À son évocation, les collègues s'inquiètent immédiatement : le CAMES²⁰ reconnaît-il les publications électroniques ? Sont-elles connues, scientifiques et cotées ?²¹ « En termes de recherche d'information les publications électroniques sur Internet oui... mais publier... il y a encore un retard ici (en Côte d'Ivoire) ». L'interconnaissance favorise la diffusion de rumeurs persistantes dans la communauté universitaire. Les enseignants prennent leurs informations, non à la source, mais auprès d'un collègue promu quelques temps plus tôt, qui devient ainsi détenteur d'un certain pouvoir (et d'une certaine domination) sur son collègue...²²

La question de la publication scientifique électronique articule les critères de la publication scientifique d'une part et celui des représentations de la technologie d'autre part. Ensuite elle peut être envisagée soit comme moyen de documentation d'un travail soit comme espace de publication et donc comme moyen de publication du travail scientifique. Ce faisant, elle entretient des croyances de la communauté scientifique universitaire concernant les publications tout en y ajoutant celles plus prosaïques des nouvelles technologies dont Internet est le fer de lance. De fait, dans la conscience des chercheurs interrogés, pour ceux qui savent à quoi cette expression renvoie, les publications scientifiques électroniques c'est d'abord et avant tout les revues scientifiques sur Internet. Enfin, chez bon nombre d'enseignants-chercheurs rencontrés, prédomine la vision utopique d'un monde universitaire numérique marqué par l'effondrement des coûts de publications,²³ l'absence de la médiation de l'éditeur, la modification de l'écriture académique et la disparition de la formalisation. La véritable question en ce qui concerne les revues électroniques est : faire de la recherche et publier ont-ils encore un sens positif pour les acteurs du champ universitaire ?

Il faut dire que bien souvent le poste d'enseignant-chercheur est perçu par l'enseignant-chercheur lui-même comme un pis-aller, un poste « en attendant » une meilleure situation. La production d'ouvrages et d'articles scientifiques ne semble pas (ou plus) avoir de sens positif pour les acteurs sauf, lorsque ces derniers en espèrent un changement de grade et donc une promotion à court terme. De nombreux responsables de revues universitaires

déplorent le fait que « c'est au moment de présenter le dossier du CAMES que les collègues envoient des textes ». Chez les jeunes chercheurs confirmés, qui escomptent bien un changement de grade, et pourquoi pas une titularisation, l'idée de publier électroniquement est accueillie positivement. Mais leurs craintes tournent en fait autour des critères de validation scientifique et finalement de la « bonne pratique scientifique » : de telles publications sont-elles « cotées » et « reconnues dans les évaluations pour les promotions et les titularisations » ? Dans la conscience des collègues, la cote d'une revue est confondue à la visibilité et peut-être à la notoriété que lui confère sa présence sur la toile. Or, Internet devient un moyen d'évaluer la réputation d'un enseignant chercheur, à tout le moins son existence dans le cyberspace public scientifique. Cette donne transforme leur perception de la publication scientifique elle-même. Mais l'idée inavouée qui sous-tend leurs propos est celle de la publication utile, rentable immédiatement, celle qui rendra leur dossier d'évaluation solide et qui donc servira à la carrière. La publication électronique est encore suspecte. Les revues électroniques ne leur semblent pas *a priori* profitables, car ils croient que leurs évaluateurs n'en tiennent pas compte. C'est surtout pour cela qu'ils hésitent. La logique du calcul n'est donc pas absente de cette attitude. Les revues papier ont donc plus de prestige à leurs yeux et sont surtout moins risquées. Les paroles des enseignant-chercheurs masquent des questions de relation de pouvoir et de domination. C'est ainsi que la logique de l'utilitaire et de la réussite individuelle conduiraient certains à une rétention stratégique des informations. Seuls ceux qui en disposent en temps opportun multiplient ou conservent leurs chances de réussir, donc d'augmenter leur capital symbolique (Bourdieu 1997:199). Là se joue la compétition entre les acteurs pour occuper des positions dominantes dans le champ scientifique. L'enjeu fondamental est celui de la promotion individuelle qui passe par la reconnaissance par les pairs. Cette reconnaissance permet d'accéder légitimement à la catégorie dominante du champ universitaire et d'en contrôler les ressources.

Conclusion

L'usage d'Internet, surtout limité au courriel, est encore faible parmi les enseignants-chercheurs rencontrés. L'ordinateur multimédia connecté à Internet est néanmoins un outil de communication permettant d'acheminer des articles et plus accessoirement d'organiser le travail. L'usage encore hésitant et erratique de cet outil commence à produire des effets sur la recherche documentaire mais non réellement sur la technologie d'enseignement. Les publications numériques sont plus des moyens de documentation que de publication. Dans le contexte actuel de l'université, elles ne constituent pas un véritable palliatif à la défaillance des bibliothèques.

En définitive, cette étude limitée nous procure trois enseignements majeurs. D'abord, les changements introduits par Internet pour les personnes interrogées consistent en une vision élargie mais paradoxale de l'univers de la Science. Pour l'heure, ces possibilités ne semblent pas procurer pas un meilleur accès aux auteurs, aux textes et aux débats scientifiques. Ensuite, la formation des usages d'Internet en milieu académique ivoirien, étant donné le contexte particulier de cette université d'Afrique de l'Ouest, est actionnée par une logique utilitaire, parfois même « carriériste » empreinte de logique de calcul. La logique utilitaire domine largement les préoccupations des enseignants-chercheurs rencontrés et détermine leurs stratégies éditoriales : il s'agit pour eux de trouver les bonnes références, les bons réseaux, les bons circuits d'éditions. Plus que jamais, les chercheurs doivent être attentif à la déontologie de leur métier. Enfin, S'il n'y a pas une volonté initiale de création d'équipes locales de recherche et de publication, l'usage d'Internet ne changera rien. Les échanges quasi nuls entre collègues ne s'intensifieront pas plus avec le courriel car de tels échanges « ne permettent pas de créer *ex nihilo* une communauté de recherche, mais de resserrer des liens existants » (Hert 1996:100). Les TIC sont l'objet de fréquentes méprises sur leurs possibilités alors qu'elles ne font qu'accompagner des changements. Pour qu'Internet change quelque chose à la situation, il faut que les différents acteurs institutionnels, collectifs, et individuels du domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche s'investissent dans les nouvelles situations d'usages qui se profilent (Agbobli 2002:13).

De nombreux espoirs d'amélioration des performances de l'université ivoirienne reposent sur l'usage d'Internet pour la production et la diffusion du savoir scientifique. Même si le rôle de cet outil dans l'accès des universitaires ivoiriens aux informations scientifiques paraît encore timide, on peut estimer que des fenêtres s'ouvrent sur le cyberspace scientifique. L'universitaire ivoirien n'est donc pas un paria de la société du savoir. Certes, les sociétés africaines n'ont pas encore pleinement accédé à l'ère industrielle et même à la société du savoir. Toutefois,

elles partagent avec les sociétés industrielles « une élite technicienne », comme elle partage avec la société du savoir une élite intellectuelle. Cette élite est bien un pont entre le passé de la société africaine et son avenir immédiat qui est la société industrielle et son avenir plus lointain qu'est la société du savoir (Memel-Fotê 2002:63).

Le problème des stratégies des enseignants pour évoluer semble plus organisationnel que technique. En ce sens, Internet accompagne le changement comme, par le passé, les « anciennes » technologies de l'information et de la communication. Il est donc prématuré d'affirmer que l'utilisation d'Internet

change profondément la communication scientifique. Il est concevable que cet outil entre subrepticement dans le champ universitaire ivoirien en prolongeant et en amplifiant des usages existants. L'accès aux espaces intellectuels et scientifiques des pays du Nord, difficile aux collègues africains, n'est pas plus facile avec Internet.

Les TIC, qui suscitent toujours des « discours prophétiques ou programmatiques sur la supposée 'société de l'information' » (Miège 2004: 91), révèlent des inégalités nord / sud. Celles-ci sont d'autant plus importantes qu'aujourd'hui le dynamisme et la compétitivité d'une université tend à être évalués, pour ainsi dire, à l'aune de leur informatisation et de leur médiatisation, précisément de leur présence sur la toile. Cet ersatz d'utopie technicienne est un paramètre contextuel important. Plutôt que de reproduire des inégalités ou à produire de nouvelles marginalités, l'enjeu de l'utilisation des TIC est de construire une communauté scientifique locale forte valorisant les productions africaines et faisant de ses chercheurs moins des consommateurs que des producteurs de connaissances. Bref, l'immixtion d'Internet dans le champ scientifique universitaire ivoirien révèle sous un certain rapport la crise que vit cette communauté. L'université, très conservatrice, doit muer et changer profondément ses valeurs et sa culture, s'ouvrir davantage aux partenaires extérieurs ou, tout au moins, nouer des partenariats propices au financement et au développement des instruments de diffusion de la connaissance scientifique. A l'université ivoirienne de trouver sa voie et d'y mettre les moyens. Dans ce domaine, les bonnes idées sont plus abondantes que les bonnes volontés.

Notes

- 1 Voir Université de Cocody [<http://www.ucocody.ci>] ; Université d'Abobo-Adjamé [<http://www.uabobo.ci>].
- 2 Pour l'heure, aucune des quinze revues produites par les Editions Universitaires de Côte d'Ivoire n'a de version électronique ni d'accès en ligne partiel. Peu d'entre elles possèdent une adresse électronique.
- 3 Ce terme regroupe sans distinction les « chercheurs » et les « enseignants-chercheurs ».
- 4 Administrée de février à juillet 2004.
- 5 Les sept autres individus proviennent du Service informatique (2 personnes), des bibliothèques universitaires (3 responsables) et de l'édition (2 personnes) de l'Université de Cocody. Ces informateurs issus des autres catégories d'acteurs du champ universitaire sont indispensables au travail de recherche.
- 6 Elle compte environ 1200 enseignants permanents tous grades confondus (dont 18% de femmes), 500 personnels administratifs et techniques et 50000 étudiants (source : Vice-Présidence chargée de la Planification). Elle concentre

l'essentiel des acteurs concernés par l'étude. Elle préfigure l'université ivoirienne...

- 7 Nous avons articulé entretiens individuels semi-directifs, entretiens non structurés, et observations flottantes.
- 8 Thèmes des entretiens : description de leur travail, sources de documentation, les TIC et leur place dans leurs activités d'enseignement et de recherche, les changements qu'ils discernent dans leur travail quotidien. Nous présentons les termes des enseignants-chercheurs « *entre guillemets et en italique* ». Dans le cadre restreint de cet article ne nous permet pas toujours re-situer les enquêtés dans leurs statuts spécifiques.
- 9 Le champ est un système de positions se définissant les unes par rapport aux autres, dont l'existence est « corrélative de l'existence d'enjeux et d'intérêts spécifiques (...) L'intérêt est à la fois condition du fonctionnement d'un champ (...) en tant qu'il est 'ce qui fait courir les gens', ce qui les fait concourir, se concurrencer, lutter, et produit du fonctionnement du champ » (Bourdieu 1987 : 124-125). Le champ scientifique est, comme tout champ, un lieu de rapports de forces dont un des enjeux est le contrôle des ressources du champ (Bourdieu 1980:113-14).
10. Un seul enseignant-chercheur inclut nettement le téléphone portable dans l'ensemble des TIC.
11. Le marché ivoirien des publications scientifiques numériques est censé exister parce qu'on le calque sur celui des publications papier. Les revues scientifiques numériques ne retiennent également qu'un nombre limité de lecteurs avisés. Les bibliothèques (universitaires) et les éditeurs « indigènes », en tant qu'intermédiaires, constituent aussi des acteurs incontournables de ce marché complexe de l'édition électronique scientifique.
12. L'université d'Abobo-Adjamé propose quelques articles téléchargeables au format Pdf.
13. Dès 1998, le Ministère de l'Enseignement supérieur de Côte d'Ivoire, dans une vision résumée par l'expression « un enseignant chercheur, un ordinateur » a tenté d'améliorer l'accès aux NTIC à l'université en initiant le Projet *Dragados*. Cofinancé par la Coopération espagnole et le Ministère de l'Enseignement supérieur ivoirien, ce projet permettait aux enseignants-chercheurs, moyennant 100 000 FCFA de participation, d'acquérir un ordinateur et, à terme, de pouvoir se connecter. Le Service Informatique de l'Université de Cocody assurait le contrôle technique des machines ; le Syndicat national de la Recherche et de l'Enseignement supérieur (SYNARES) en établissait les critères de distribution. Ce projet, à notre connaissance n'a pas encore été évalué.
14. Il est donc urgent de procéder à une évaluation véritable de cette première phase du Projet *Dragados* même si, bien souvent au cours des entretiens, on peut estimer que les militants du SYNARES s'en disent satisfaits.
15. Les enseignants-chercheurs répondant aux critères établis par le SYNARES, au moment de l'achat, s'engageaient par écrit à ne pas faire un autre usage que celui prévu pendant au moins cinq ans.

16. Or, le débit souvent faible ralentit cette opération...
17. Cf. *infra* thème du jardin secret.
18. Cf. *supra* la location aux cybercafés des ordinateurs du projet Dragados remis aux enseignants.
19. La bande passante souvent faible ralentit la navigation les autres opérations.
20. Le Conseil africain et malgache pour l'Enseignement supérieur (CAMES), structure inter-étatique regroupant la quasi-totalité des pays du continent, veille à l'harmonisation et au contrôle de l'évolution de la carrière universitaire des enseignants et chercheurs.
21. Les enseignants-chercheurs interrogés ignorent en outre que des revues électroniques ont des comités de lecture, des numéros d'ISSN, tandis que des revues papier censées être cotées n'en possèdent pas...
22. Or les dispositions arrêtées par les Comités techniques spécialisés du CAMES évoluent, tenant désormais compte des publications électroniques... Les informations utiles à la constitution des dossiers sont disponibles sur le site [<http://www.cames.bf.org>] que par ailleurs aucun enquêté n'a évoqué.
23. Les optimistes tels que l'initiative Leland (USAID) ont largement contribué à répandre de telles idées.

Références

- Adebowale, S., 2001, « The Scholarly Journal in the Production and Dissemination of Knowledge in Africa », *African Sociological Review*, Vol. 5(1), p.1-16.
- Agbobli, C., 2002, « Je surfe donc je sais : quelles formes de développement de l'éducation avec les nouvelles technologies de l'Information et de la Communication en Afrique ? » 2001 *Bogues Globalisme et pluralisme*, GRICIS: Montréal, 24 au 27 avril, (<http://www.gricis.com>)
- Bahi, A., 2004a, « Usages d'Internet et logiques d'adaptation sociale des jeunes dans des cybercafés abidjanais », *Bulletin du Codesria* n°1&2, Dakar, 67-71.
- Bahi, A., 2004b, « Les jeunes abidjanais et Internet : instrument de débrouillardise ou formation d'une socialité moderne ? », *Kasa Bya Kasa* n°6, Abidjan, EDUCI, p.23-47.
- Beaud, S., Weber, F., 2003, *L'enquête ethnographique de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris : La Découverte.
- Blanchet, A., Gotman, A., 1992, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan.
- Blé, R., 2001, « L'Internet, outil de développement : une nouvelle donnée pour l'éducation en Afrique noire », *Media Development*, vol 48 (1): pp. 22-25.
- Bourdieu, P., 1997, *Méditations pascaliennes*, Paris : Seuil.
- Bourdieu, P., 1987, *Choses dites*, Paris : Minuit.
- Bourdieu, P., 1980, *Questions de sociologie*, Paris : Minuit.
- Bourdieu, P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Minuit.
- Breton, P., 2000, *Le culte d'Internet. Une menace pour le lien social ?*, Paris : La Découverte.

- Cartellier, D., 2000, « La communication scientifique face à l'industrialisation. L'édition scientifique, technique et médicale est-elle encore un média de la science ? » (http://www.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2000/Cartellier/index.html), 20 juin 2004.
- Chambat, P., 1994, « Usages des TIC : évolution des problématiques », *Technologies de l'information et société*, 6(3), p. 249-270.
- Chartron, G., Salaün, J.-M., 2000, « La reconstruction de l'économie politique des publications scientifiques », (http://bbf.ensib.fr/bbf/html/2000_45_2/2000-2-p32-chartron.xml.asp), 12 mai 2004.
- Chartron, G., 1997, « Nouveaux modèles pour la communication scientifique ? », Colloque *Une nouvelle donne pour les revues scientifiques?*, 19-20 novembre, ENSSIB/SFSIC, (<http://www.ccr.jussieu.fr/urfist/enssibv2.htm>), 9 mai 2004.
- Dayoro, P., 2003, *L'information, les nouvelles technologies d'information et l'usage de l'Internet dans les entreprises de Côte d'Ivoire*, Thèse de doctorat, Lyon, Université Jean Moulin.
- Flichy, P., 1995, *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris : La Découverte.
- Hert, P., 1996, « Les arts de lire le réseau : un cas d'innovation technologique et ses usages au quotidien dans les sciences », *Réseaux*, n°77, mai-juin, p. 87-113
- Jouët, J., 1997, « Pratiques de communication et figures de la médiation. Des médias de masse aux technologies de l'information et de la communication », *Sociologie de la communication*, Issy-Moulineaux : CNET Réseaux, pp. 291-312.
- Le Coadic, Y. F., 2001, *Usages et usagers de l'information*, Paris : Nathan.
- Maigret, E., 2003, *Sociologie de la communication et des médias*, Paris : Armand Colin.
- Memel-Fotê, H., 2002, « Société d'initiation, société savante et société de savoir », *Diogène* n°197, Paris : PUF, pp. 59-64.
- Miège, B., 2004, *L'information-communication, objet de connaissance*, Bruxelles: De Boeck.
- Millerand, F., 2002, « La dimension cognitive de l'appropriation des artefacts communicationnels », Jauréguiberry, F. et Proulx, S., eds., *Internet : nouvel espace citoyen ?*, Paris : L'Harmattan, pp. 181-203.
- Mounier, P., 2003, « Édition scientifique et universitaire : un nouveau monde numérique ? », *Homo Numericus, Kap-IT-al*, (http://www.homo-numericus.net/IMG/_article_PDF/article_195.pdf), 22 janvier 2003.
- Seck, M.T., 2000, « Insertion d'Internet dans les milieux de la recherche scientifique en Afrique de l'Ouest » in *Enjeux des technologies de la communication en Afrique. Du téléphone à Internet*, Annie Chéneau-Loquay (dir.), Paris : Karthala, p. 385-395.
- Turner, W.A., 1995, « Les professionnels de l'information auront-ils une place dans les laboratoires de la recherche ? », *Solaris* n°2, Presses universitaires de Rennes, (<http://www.info.unicaen.fr/bnum/jelec/Solaris/d02/turner.html>).

Wolton, D., 1999, *Internet. Et après? Une théorie critique des nouveaux médias*, Paris : Flammarion.